

tion de toutes ces choses, dès que le pouvoir des prêtres est vaincu.

Maintenant nous venons de voir en Scandinavie une marche inverse; d'abord un polythéisme libre de la domination sacerdotale; plus guerrier que celui des Grecs, mais reposant sur les mêmes bases, n'admettant que le même anthropomorphisme; puis une colonie de prêtres qui remporte une victoire funeste et soudaine. L'anthropomorphisme simple, naturel, proportionné à l'époque, est aussitôt remplacé par tous les égarements, toutes les barbaries, toutes les subtilités inhérentes au polythéisme sacerdotal.

# DE LA RELIGION,

CONSIDÉRÉE

DANS SA SOURCE,  
SES FORMES ET SES DÉVELOPPEMENTS.

---

## LIVRE XV.

RÉSULTATS DE L'OUVRAGE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Question à résoudre.*

Nous avons terminé nos recherches, du moins pour la première moitié de la carrière que nous avons l'intention de parcourir. Nous avons décrit les changements progressifs de la première forme religieuse que l'homme se soit créée, et nous avons suivi cette forme jusqu'à son plus haut point de perfectionnement. La seconde moitié de nos recherches embrassera

sa chute. Nous indiquerons les causes de sa décadence, les efforts du sentiment, quand, l'ayant améliorée, il la trouve rebelle à ses besoins ultérieurs; ses tentatives pour la plier à ces besoins nouveaux, la destruction qui en résulte; les destinées de la philosophie, d'abord inoffensive, bientôt persécutée, par-là même hostile, enfin victorieuse; l'immobilité apparente des religions sacerdotales, agitées dans l'intérieur par un ébranlement invisible, leurs dehors demeurant immuables, jusqu'à ce que les fondements s'écroulent. Au milieu du chaos, qui résulte de cet écroulement universel, une forme nouvelle, triomphant de celle qui a été brisée, et que la race mortelle semble ne pouvoir remplacer ni reconstruire, ralliera cette race errante, et découragée. Autour de cette forme jeune et pure, se groupera tout ce qui aura survécu au grand naufrage, tout ce qui restera de sentiments généreux, d'espérances consolantes; mais nous verrons accourir aussi toutes les réminiscences et les traditions du sacerdoce, les corporations, le monopole, les tyrannies, les impostures, les fraudes antiques, avides de reconquérir le sanctuaire.

N'anticipons point sur l'avenir et recueillons ce que le passé nous enseigne.

Nous ne récapitulerons point les faits. Pour les lecteurs attentifs, ce serait superflu; pour les inattentifs, inutile.

Les formes religieuses sont de deux espèces. Les unes, soumises à des corporations qui les maintiennent stationnaires; les autres, indépendantes de toute corporation, et se perfectionnant progressivement.

L'homme peut se trouver sous l'empire de l'une ou de l'autre de ces formes.

Une troisième hypothèse serait celle où les deux formes seraient repoussées.

Cette hypothèse est-elle admissible? nous ne le pensons point. Historiquement, nous n'en voyons d'exemple nulle part. Psychologiquement, l'existence du sentiment religieux nous semble y mettre obstacle.

Les Romains se croyaient dans cette situation vers le premier siècle de notre ère (1).

Trois cents ans plus tard, les convictions religieuses avaient pénétré de nouveau dans

---

(1) T. I, liv. I, ch. 6.

tous les esprits, la foi reconquis toutes les ames.

Nous pensions également, en France, il y a cinquante ou soixante années, être parvenus au dédain de tout ce qui n'est pas susceptible de démonstration, et beaucoup de circonstances avaient conspiré à nous y pousser.

Une dévotion qui avait eu pour objet bien moins la Divinité que le monarque, se débattait sur son tombeau, chargé des malédictions du peuple. Le temps n'était plus où madame de Sévigné aurait voulu mourir pour la présence réelle (1), parce qu'elle avait dansé avec le grand roi. Les dogmes encore consacrés, les idées déjà victorieuses, étaient en lutte, parce que toute proportion était rompue. Des souvenirs de persécution, des persécutions mitigées par le caprice, irritaient les intelligences. Le pouvoir, en contradiction avec lui-même, sévissait par routine contre des principes qu'il affichait par vanité. La liberté de la pensée était le besoin des esprits élevés : la licence des mœurs tentait les

(1) Lettre 640, édit. de Grouvelle.

ames corrompues; et comme on avait donné pour base à la morale une religion positive, la chute de cette religion favorisait la licence.

Un clergé intolérant dans ses actes, mais insouciant de ses doctrines, et déconsidéré par la conduite d'un grand nombre de ses membres, imprimait au culte dominant une teinte à la fois odieuse et frivole, mélange incohérent qui prêtait au ridicule, tout en soulevant l'indignation. Des ministres des autels écrivaient d'obscènes romans, et se glorifiaient d'une vie mondaine, au moment où Raynal et Rousseau étaient proscrits, Helvétius inquiété, et où le sacerdoce menaçait Voltaire, jetant un regard mécontent sur Montesquieu, un regard défiant sur Buffon, qu'il eût traité volontiers comme Galilée.

Et qu'on ne fasse pas valoir les adoucissements apportés de fait aux rigueurs apparentes. Cette inconséquence nuisait à la religion. On la méprisait davantage, sans la haïr moins. Le dédain se réunissait à l'hostilité. L'on achevait de perdre toute conviction, en voyant que rien n'était grave pour personne, que les professions de foi, les pratiques, les sévérités

même n'étaient que des formes mensongères, avec l'indifférence au fond.

La révolution est survenue. On eût dit le triomphe de la philosophie incrédule. C'était, dans ce qui a rapport aux notions religieuses (nous ne parlons pas des crimes, dont il ne faut accuser aucune doctrine, car la religion elle-même serait souvent accusable), c'était, disons-nous, l'incrédulité professée hautement, reçue avec faveur. Quarante ans se sont écoulés : examinez où nous en sommes. Ce qui est usé, s'écroule sans doute; ce qui est mort ne peut renaître : mais une agitation mystérieuse, un désir de croire, une soif d'espérer, se manifestent de toutes parts. Partout vous discernez des sectes paisibles, parce que le siècle est paisible, mais enthousiastes, parce que le besoin d'enthousiasme est de tous les temps. Contemplez ces méthodistes anglais, ces Momiers de Suisse; à Genève, ces habitants des cimetières, voulant à tout prix renouer la communication avec le monde invisible, et le commerce avec les morts; en Allemagne, toutes les philosophies imprégnées de mysticisme. En France même, où la génération la plus positive, s'emparant de

la terre, semblait naguère vouloir s'y concentrer, s'élèvent, du sein de cette génération sérieuse et studieuse, des efforts isolés, secrets, mais qui protestent contre la tendance matérielle, tradition aujourd'hui, plutôt que système.

Cette disposition des esprits en jette plusieurs dans des inconséquences bizarres. Pleins de respect pour toute opinion religieuse quelle qu'elle soit, ils louent Mécène d'avoir exhorté Auguste à honorer et à faire honorer les dieux, bien que ces dieux fussent ceux du paganisme, et qu'une manière de les honorer fût de livrer les chrétiens aux bêtes. Ils parlent presque avec la même vénération de l'eau bénite et de l'eau lustrale, de Memphis et du Vatican.

Il y a, dans tout cela, des parties d'extravagance : mais l'extravagance a une cause. Le mouvement qui survit à la mort apparente, prouve que le germe n'est pas privé de vie.

Et remarquez comment l'instinct de cette rénovation saisit nos prosateurs et nos poètes. A qui demandent-ils des effets? à l'ironie, aux apophtegmes philosophiques, comme Voltaire? Non; à la méditation vague, à la rêverie, dont les regards se tournent toujours vers

l'avenir sans bornes et vers l'infini. Beaucoup se perdent dans les nuages : mais leur élan vers les nuages est une tentative pour approcher des cieus. Ils sentent que c'est ainsi que s'établira leur correspondance avec un public nouveau, public que l'incrédulité fatigue, et qui veut autre chose, sans savoir peut-être encore ce qu'il veut.

L'absence de toute conjecture, de tout sentiment, de toute espérance religieuse, l'incrédulité dogmatique, sont donc impossibles pour la masse de l'espèce humaine.

Observez que nous ne parlons ici que de l'incrédulité dogmatique. Nous ne la confondons point avec le doute. Nous concevons le doute autant et plus que personne (1); mais le doute n'exclut point le sentiment religieux. Le doute a ses dédommagements, il a ses vœux et son espoir; il n'enferme pas l'homme dans un cercle de fer, où il se débat avec terreur et avec angoisse. Du sein de l'obscurité qui l'enveloppe, le doute voit s'échapper des rayons lumineux, il se livre à des pressenti-

---

(1) For me I know nought, nothing I deny,  
Affirm, reject, contend, and, what know you?  
Lord BYRON.

ments qui le raniment et le consolent. Loin de repousser, il invoque. Il ne nie pas, il ignore; et tantôt échauffée par le désir, tantôt empreinte de résignation, son ignorance n'est pas sans douceur. Mais la négation de toute puissance supérieure à nous, de toute communication avec cette puissance, de tout appel à sa bonté et à sa justice contre l'injustice et la perversité, le renoncement à un monde meilleur que le nôtre, à un monde de réparation et de pureté, aucune société ne s'en contentera.

Il faut donc en revenir à l'un des deux états compatibles avec notre nature, la religion imposée, la religion libre.

Lequel des deux est le meilleur?

L'Inde, l'Éthiopie, l'Égypte, la Perse offrent l'exemple du premier de ces états. Tout progrès est interdit à l'intelligence, tout avancement est un crime, toute innovation un sacrilège. La religion ne dépose point les hideux vestiges du fétichisme, la figure des dieux reste informe, leur caractère vicieux. La morale est faussée, la liberté proscrite, le crime ordonné. Vénale à la fois et menaçante, la religion, prodigue de terreurs, est avare de consolations. Celles qu'elle accorde, elle